

Soixante mètres : ne laissez personne vous dire le contraire

Sur le décret exécutif 260401, le retour du Tour de Trump, et ce qu'une côte de soixante mètres dans le New Jersey nous dit sur le rapport entre le pouvoir, la mémoire et l'indifférence des montagnes.

Par **Claude Aurillac-Isoire**

Ma mère a grandi à l'ombre du Puy de Dôme. Mon père a couru en amateur dans la vallée de l'Allier dans les années soixante-dix — rien de sérieux, des courses de club, quelques épreuves régionales, une fois un petit critérium à Vichy où il a terminé cinquième et dont il a raconté l'histoire jusqu'à la fin de sa vie. J'ai appris à lire dans une maison où le maillot jaune n'était pas une métaphore. Quand je vous dis que le Puy de Dôme s'élève à 1 415 mètres et que le dernier kilomètre affiche une moyenne de 12,8 pour cent et que Jacques Anquetil et Raymond Poulidor se sont battus sur ses pentes en 1964 pendant qu'une nation entière retenait son souffle, je ne récite pas des statistiques. Je décris le paysage de mon enfance.

La côte de Bedminster mesure soixante mètres de haut.

J'ai lu le décret cet après-midi, le document m'ayant été transféré par quatre collègues dans les vingt minutes suivant sa publication, chacun avec un objet différent. Le plus précis était simplement : « Claude. » Le décret fait huit pages et se divise en treize sections. La section sept se lit, dans son intégralité : « La montée de Bedminster est très exigeante. Ne laissez personne vous dire le contraire. »

Je l'ai lu deux fois. Puis j'ai rempli ma tasse.

J'attendais, je crois, quelques paragraphes de la grammaire caractéristique du Président américain habillée en langage gouvernemental — un post Truth Social transposé en langage officiel. Ce que j'ai trouvé était un document d'ambition structurelle authentique, rédigé par quelqu'un chargé de rendre une série d'idées impubliables publiables, et qui s'en était remarquablement bien tiré. La section quatre oblige tous les coureurs à utiliser des cadres de vélo fabriqués aux États-Unis — ou dans des pays que le secrétaire au Commerce désigne

comme Partenaires cyclistes à échanges équitables, liste qui n'inclut pas l'Italie, la France, la Belgique, l'Espagne ni Taïwan — et interdit purement et simplement les composants Campagnolo. La section cinq interdit l'aspiration pendant plus de trente secondes consécutives au motif que s'abriter derrière un autre coureur est contraire aux valeurs américaines d'autonomie. La section huit menace la Suisse — ses montres, son chocolat, ses banques — si l'UCI n'accorde pas au Tour de Trump le statut de Grand Tour dans les trente jours.

La section neuf, alinéa (c), note que Campagnolo « a été avertie. Plusieurs fois. En interne. »

J'ai appelé Stefan Schoofveldt à Gand. Il avait lu le texte dans un café près du Vrijdagmarkt, entre un double espresso et une tartine qu'il n'avait pas terminée. Stefan couvre le cyclisme professionnel depuis dix-neuf ans, chaque grande course d'un jour en Belgique, trois éditions du Tour de France, et un critérium à Alost interrompu par une vache. Il m'a dit qu'il n'était pas en colère.

« Je suis trop vieux pour l'indignation, » a-t-il dit. « Et trop belge pour la surprise. »

Il a marqué une pause. Je connais Stefan depuis assez longtemps pour savoir qu'une pause de Stefan n'est pas vide. « La deuxième phrase de la section sept, » a-t-il dit, « n'est pas le langage de la gouvernance. C'est le langage d'un homme qui sait, quelque part où aucun décret ne peut l'atteindre, que quelqu'un lui dira le contraire. Que tout le monde lui dira le contraire. »

Il a payé son café et est rentré chez lui.



J'ai ensuite appelé Chatham George Paulson-Thomas à Londres. Il était éveillé depuis cinq heures du matin et se trouvait, quand je l'ai joint, dans cet état d'humeur prudent et légèrement dangereux qu'il adopte quand quelque chose l'a suffisamment agacé pour qu'il décide d'être précis.

« Permettez-moi d'être clair sur le mécanisme, » a-t-il dit, « parce que je trouve que la précision est la seule défense fiable contre la dérive interprétative que cette situation invite. Le mécanisme est réel. La menace tarifaire est réelle. L'UCI ne peut pas recevoir une instruction unilatérale d'un seul gouvernement et se conformer sans dissoudre effectivement sa crédibilité en tant qu'organe international indépendant. »

Il a reconnu — Chatham reconnaît toujours — que les frustrations sous-jacentes n'étaient pas sans fondement. Que le cyclisme américain pâtit depuis longtemps des structures de

gouvernance internationale. Que le bilan de l'UCI en matière de contrôle du dopage et de bien-être des coureurs n'est pas un bilan que quiconque défendrait en totalité. Que ce sont de vraies questions.

« Ce décret ne les aborde pas, » a-t-il dit. « Il ne s'agit pas de gouvernance du cyclisme. Il s'agit de réintégrer une marque. »

Nouvelle pause. « Ce que je trouve le plus décourageant, c'est la réponse que cela exige. Quelqu'un doit prendre ça au sérieux. Quelqu'un doit se présenter devant les caméras et répondre avec le plus grand sérieux à la question de savoir si Bedminster vaut favorablement la comparaison avec le Mont Ventoux. Et pendant ce temps-là, d'autres choses ne se font pas. »

La montagne ne se soucie pas de ce que vous croyez à son sujet. Elle vous exigera précisément ce que les mathématiques disent qu'elle vous exigera, quoi que vous ayez pensé avant de commencer à monter.

Je ne partage pas tout à fait le découragement de Chatham. Ce que j'éprouve à la place — et j'essaie de l'identifier avec précision depuis l'arrivée du décret cet après-midi — ressemble davantage à une hilarité libératrice et légèrement vertigineuse. Pas aux dépens de l'Amérique, qui a produit de magnifiques coureurs. Pas même aux dépens du Président, qui a la distinction d'être le seul chef d'État de l'histoire à avoir publié un document fédéral officiel certifiant la difficulté de l'allée d'accès à son propre terrain de golf. Ce que je trouve drôle — ce que je trouve, à la réflexion, foncièrement, structurellement, presque classiquement drôle — c'est la nature de l'expertise.

Le Tour de Trump a couru deux ans. Il a traversé le New Jersey, le Delaware, la Virginie, New York, la Pennsylvanie. C'était une vraie épreuve. Elle a produit de vrais vainqueurs. Dag Otto Lauritzen, qui a remporté la première édition, était un professionnel de qualité authentique. La course comptait pour le cyclisme américain à son époque, de la manière modeste et sincère dont toutes les courses comptent. Et l'homme dont le nom y figurait s'est présenté sur les podiums de départ, a souri pour les photographes, a dit que c'était formidable. Il a dirigé la course dans le sens limité où un homme qui a possédé un restaurant l'a dirigée. La casserole n'a jamais touché ses mains. La cuillère n'a jamais quitté le tiroir. Mais l'histoire était la sienne.

Et maintenant, trente-cinq ans plus tard, à partir de cette histoire — de deux saisons de courses par étapes sur la côte Est américaine, d'une poignée de photographies de podiums de départ, du fait d'avoir été un jour dans le même périmètre qu'un peloton professionnel — il a construit une expertise totale, exhaustive, inattaquable. Il connaît le cyclisme mieux que les

coureurs. Mieux que les directeurs sportifs, les organisateurs de courses, les instances dirigeantes, la mémoire institutionnelle de cent cinquante ans du sport. Il le connaît comme il connaît beaucoup de choses : complètement, sans effort, et sans le fardeau de l'avoir appris.

Je trouve cela drôle parce que c'est, d'une manière très précise, l'opposé de ce que le cyclisme vous enseigne.

Le cyclisme vous enseigne que la montagne ne se soucie pas de ce que vous croyez à son sujet. Vous pouvez être convaincu, absolument convaincu, que vous êtes capable d'une certaine puissance sur un certain pourcentage dans un certain vent, et la montagne présentera simplement ses kilomètres et ses pourcentages et attendra. La montagne n'est pas impressionnée par votre certitude. C'est une quantité fixe d'altitude, répartie sur une quantité fixe de distance, et elle vous exigera précisément ce que les mathématiques disent qu'elle vous exigera, ni plus ni moins, quoi que vous ayez pensé avant de commencer à monter.

C'est pour cette raison que les cyclistes ont tendance à être, à mon avis, des personnes assez humbles. Pas toujours — il y a des exceptions, et certaines d'entre elles ont remporté le Tour de France plusieurs fois avant d'en être dépouillées. Mais en général, le sport engendre l'humilité parce que sa caractéristique principale est une série de réalités physiques non négociables qui ne répondent pas à la confiance.



J'ai rencontré Christian Prudhomme trois fois. Une première à un village de départ dans le Périgord, une deuxième à un dîner d'organisation de course à Paris où le vin était excellent et les discours ne l'étaient pas, et une troisième dans un couloir du Palais des Congrès en 2019 où il était pressé et n'avait pas le temps de s'arrêter. À chaque occasion, il était courtois, précis et totalement illisible. C'est un homme qui a passé trente ans dans la entre-deux diplomatique entre le cyclisme professionnel et le reste du monde, et il est devenu très bon pour occuper cet espace sans jamais révéler ce qui se trouve en dessous. Je comprends qu'il a tenu une conférence de presse cet après-midi. Je comprends qu'elle s'est bien passée, au sens où il ne leur a rien donné à utiliser contre lui. C'est, avec Christian Prudhomme, toujours l'objectif.

Je connais ce visage. Je suis de Clermont-Ferrand. On l'apprend jeune.

J'ai lu le communiqué de Campagnolo, publié depuis Vicence. C'était un modèle de sérénité d'entreprise — quatre-vingt-treize ans de fabrication de précision distillés en trois phrases d'une retenue irréprochable. Ils ont survécu aux guerres, aux récessions, à la montée de Shimano et à l'engouement périodique du secteur cycliste pour les groupes électroniques. Ils survivront à un tarif douanier. Ce que j'ai trouvé plus significatif, c'est la photographie de produit choisie pour accompagner le communiqué : un groupe Super Record. Pas une photo

de presse. Pas un logo. Un groupe. À quatre mille huit cents euros de prix de détail. Les Italiens ont leur propre manière de faire passer un message.

Stefan, que j'ai envoyé par SMS cet après-midi, a répondu en trois mots : « Le groupe parle. »

Mon père a couru son critérium à Vichy en 1973. Il a terminé cinquième. Il en a raconté l'histoire pendant quarante ans — la course, la route, le coureur qui l'avait battu, le café où quelqu'un lui avait offert une bière. Je ne suis pas insensible à cette impulsion. Un homme veut que sa course compte. Un homme veut que la chose qu'il a touchée, même fugacement, même de loin, ait été grande. C'est humain. C'est, à sa manière, assez touchant.

Mais il y a des limites, et ces limites sont géologiques. La côte de Bedminster mesure soixante mètres de haut. Le décret dit qu'elle est très exigeante. Le décret se trompe, de la manière dont un homme peut se tromper sur une montagne qu'il n'a fait que traverser en voiture, et la montagne attendra, patiente et absolue, le moment de vérité qu'elle attend depuis bien avant que la course n'existât, avant qu'il ne signe le décret, avant que quelqu'un n'ait pris la photographie sur le podium de départ il y a trente-cinq ans dans le New Jersey.

Il existe une montée que je connais dans les collines au-dessus de Clermont-Ferrand. Elle n'a rien à voir avec le Puy de Dôme, rien avec le Galibier ou le Stelvio ou l'un quelconque des cols qui ont décidé des courses et mis fin à des carrières. C'est une route locale, à peine quatre kilomètres, peut-être sept pour cent de moyenne. Je l'ai montée peut-être deux cents fois. À chaque occasion, elle était exactement aussi longue et exactement aussi raide que la fois précédente. Ce que je croyais à son sujet, un matin quelconque, n'a eu aucun effet sur sa pente. C'est ce qu'enseigne le cyclisme, et c'est une leçon que la montagne dispense sans sentiment, sans variation, et sans intérêt particulier pour celui qui est sur le vélo.

J'ai rappelé Chatham il y a une heure. Il avait rédigé quatorze cents mots d'analyse et les avait effacés. « Il faut que quelqu'un prenne ça au sérieux, » a-t-il dit. « Je sais, » ai-je dit. « Je suis désolé. » Stefan, de son côté, n'a pas répondu à mon dernier message. Il est probablement rentré chez lui à l'heure qu'il est, ou sorti sur le vélo. Il a un très beau vélo. Campagnolo, justement.

Je sors. La lumière sur l'Auvergne est encore bonne. C'est une bonne soirée pour rouler.